

**Dr Donald Vessah Ngou - Laboratoire MoDyCo -
Université Yaoundé**

*Le pronom nous dans la trilogie de Léonora Miano,
esquisse d'une interprétation modulée du discours.*

Résumé

Considérant une auteure dont la position est symbolique des nouvelles stratégies sur le champ littéraire africain, l'article propose une exemplification du parcours interprétatif qui intègre tant des données entourant strictement le texte que des paramètres conditionnant production et réception du roman. Pour ce faire, il s'appuie sur un corpus trilogique, dont les parties représentent un tout à la fois unique et divisible.

Mots clés

Contextualisation, corpus, paratexte, positionnement, anagnose.

De tous les déictiques du système pronominal français, nous est sans doute le plus complexe et le plus exigeant en matière d'analyse intégrale. Faisant prioritairement partie de ces morphèmes qui ne peuvent pas être interprétés à l'intérieur de la phrase (Reboul et Moeschler, 2005 : 55), il engage toutes les dimensions circonstancielle et peut intégrer des personnes très variées, non seulement dans le contenu de la prédication, mais aussi dans l'intention de communication engagée, sans forcément exiger leur présence dans le contexte d'énonciation.

Dans ce sens, son analyse se doit de scruter plus particulièrement les rapports discursifs qui lient non seulement ses référents entre eux, mais aussi ceux-ci avec le ou les destinataires. D'où l'interrogation suivante : le locuteur est-il mandaté, institutionnellement ou discursivement, pour bâtir un point de vue collectif? Quelles situations justifient son couvert sous le pronom?

Le nous s'opposant systématiquement à un vous, à un tu, ou à un ils, comment le pronom conçoit-il l'identité et l'altérité, l'appartenance ou la non-appartenance, l'inclusion ou l'exclusion par rapport aux protagonistes de l'énoncé/énonciation ?

Mais avant toute chose, disons un mot sur le corpus et le postulat théorique qui en légitime le choix, en même temps qu'il en éclairera l'analyse.

1. Du choix du corpus au soubassement théorique. Quelle élasticité du contexte ?

Ce n'est un secret pour personne, l'écrivain africain est contraint à une posture à tout le moins double, imposée par l'hétérogénéité de son public. Or, cette hétérogénéité, surtout quand elle se bâtit autour de sujets brûlants, est d'autant plus difficile lorsque la situation géographique de l'écrivain n'est pas partagée avec celle du lecteur autochtone. Et Miano qui, vivant en France depuis 1991, ayant fait des études supérieures de Lettres Anglo-Américaines, d'abord à Valenciennes, puis à Nanterre, est un prototype symbolique de cette situation.

Outre le fait qu'elle soit en voie de se faire une place de plus en plus imposante dans le paysage littéraire francophone, Miano attire l'attention par ce

qu'elle suggère une réflexion profonde sur la responsabilité des Noirs dans leur dénuement. Du côté des romans, nous avons opté pour ceux de la Trilogie : L'Intérieur de la nuit (2005), désormais I.N., Contours du jour qui vient (2006) – C.J.V. - et Les Aubes écarlates (2009) – A.E. Dans cette perspective, si l'on admet avec Rastier (1998 : 106) que la contextualité de l'écrit va de texte à texte, et que le contexte gagnerait à être défini comme une relation entre textes, il devient alors légitime de considérer les romans du corpus comme une unité discursive que le principe de rétroaction, qui modifie le sens et la valeur de certaines occurrences déjà analysées à mesure que l'on progresse dans la lecture, vient éclairer.

Voilà le contexte mis en puissant rapport avec l'intertexte, et l'intersémantique des occurrences analysées tributaire de la macrosémantique. Cependant, parler d'intertexte n'autorise pas une anarchie de données relationnelles disparates. Il suffit de penser le texte en rapport avec d'autres textes dans une délimitation cohérente, le corpus. Voici ce qu'en dit Rastier (*ibid.*, 108) qui, se situant d'un point de vue philologique, place le corpus - et non plus le texte, alors relayé à une globalité transitoire - comme idoine horizon d'analyse : pour ne pas hypostasier le texte, il faut articuler la macrosémantique qui le décrit à une intersémantique qui traite des rapports entre textes.

Le texte est donc une plage pour l'océan du corpus, qui arrime l'analyse à une connexion de faits sémiotiques. Résultat, à partir d'un texte, l'intertexte est ce par quoi l'on accède par l'ensemble des références (ou allusions) et plus généralement par l'ensemble des

connexions opérées par la lecture et que l'on peut appeler l'anagnose (reprenant la définition de Ioannis Kannelos et Théodore Thlivitis).

Par cette anagnose (ana, avant et gnôsis, connaissance) est mis en avant un capital de connaissances préalables à la lecture du texte en question, et qui lui sont liées. Fort de cette exploitation de connexions intertextuelles, le sens ne consiste plus en représentations mentales ou en description de faits et d'effets textuels isolés, mais se module par des parcours au sein de textes, à condition d'être en relation, peu ou prou, au corpus, constitué selon une cohérence scientifique. Quant à ce qui nous concerne, il est évident que la consubstantialité des textes du corpus trilogique renforce la légitimité d'une perspective intertextuelle.

Ainsi, le contexte de chaque occurrence, pour pertinent qu'il puisse être, renferme une tension qui ne s'estompe qu'à la globalité de l'œuvre, et donc à la source commune de ses composantes : l'écrivain, quel que soit le nom d'auteur pris pour chaque roman. L'essentiel dépend alors d'une gestion infléchie et proportionnelle des niveaux de structure (environnement linguistique ou situationnel).

Reboul et Moeschler (2005 : 163) voient un discours comme une suite non arbitraire d'énoncés. Autrement dit, le pensent en termes de composantes et d'ensemble(s), d'une reconnaissance locale et partielle du problème de l'interprétation (Rastier, 1998 : 97). D'où la pertinence de concepts gradés, déclinés en intention informative locale et intention informative globale. Or chaque intention informative locale dépend un tant soit peu de l'intention informative globale, collée

aux coordonnées situationnelles de l'auteure. De même, l'intention informative globale ne saurait se réduire à la somme des intentions informatives locales correspondant aux énoncés successifs du discours segmenté dans la Trilogie. Le contexte exige de ce fait une précompréhension basée sur une hypothèse de la diffusion sémantique - en texte comme en paratexte.

Bien qu'une telle approche pourrait s'apparenter à un procès d'intention, posons l'hypothèse que le nous, particulièrement présent et ondoyant dans l'ensemble des textes mianoéens, serait un coup de force de l'Expatriée pour s'insérer dans le groupe au nom duquel elle parle, mais dont elle est pourtant séparée par la distance géographique. Il l'aiderait même sur n'importe quelle plage énonciative, de l'un ou l'autre côté de l'Atlantique, à la même cohésion, mais par des stratégies différentes. L'on attendra de cette approche qu'elle montre comment les occurrences textuelles du pronom pluriel – un contexte pouvant en éclairer un autre – traduisent la complexité de la conjoncture de l'écrivain africain, voué à jouer le double-jeu de la consolidation des liens avec ses divers publics africain et européen.

Il importe de considérer préalablement l'envergure référentielle du pronom, avant d'en envisager une prospection extensive. Observons à ce titre les exigences en matière de corrélations entre paliers de complexité, si bien distinguées par Rastier (2004 : 10) : les paliers microtextuel (morphème, lexie), mésotextuel (de la période au chapitre), macrotextuel (texte complet dont périphrase et paratexte), intertextuel (le corpus).

2. Le palier microtextuel : caractérisation du morphème

Dégageons ici les propriétés intrinsèques du morphème.

2.1. Le potentiel référentiel de nous

Introduit par la grammaire comme la première personne du pluriel, nous désigne, mis à part le nous dit de majesté ou de modestie, le locuteur plus un ensemble de personnes. D'où la dimension psychosociale des référents du pronom, qui questionne les traits contextuels et interrelationnels en jeu. D'un autre côté, il est évident qu'il serait naïf de voir dans nous un simple pluriel de la première personne, pace qu'il renvoie à un complexe de personnes différentes.

À la suite de Guespin (1985 : 50), discernons quatre options référentielles de la première incarnation linguistique du plus d'un :

- Nous1 renvoie à plusieurs locuteurs assumant collectivement la responsabilité de l'énoncé (texte co-signé, collectif mandatant un représentant, etc.). Soit Teur (destinateur) + Teur + Teur + ...

- Nous2 unifie le destinateur (tantôt unique (je), tantôt pluriel ou collectif (Nous1)) et l'allocutaire (unique, pluriel ou collectif). Ici sont donc associés les participants à l'interlocution, soit : Teur + Taire (et/ou allocutaire).

- Nous3 unit destinateur et non-personne (singulière, plurielle ou collective), soit Teur + NP.

- Enfin Nous4, dit nous de modestie, réfère au sujet unique.

2.2. Nous, l'énonciation et les investissements statutaires des interlocuteurs

Il est évident que la question sociale du pronom s'enracine plus profondément dans une problématique énonciative où un même produit énoncé émane de voix distinctes, quoique de façons différentes. Car, à supposer que X prétende parler seulement pour Y, cela n'empêche de considérer X comme le sujet des paroles prononcées (attribuées à Y), et de s'intéresser aux motivations et mécanismes mis en jeu pour que X accomplisse son activité linguistique. Mais ce dédoublement n'affecte pas que les tenants de l'émission du discours, il se complexifie d'autant plus qu'il conditionne la réception de ce dernier. Pour mettre le plus brièvement en valeur cet aspect et le connecter à notre propos, suivons Ducrot (1980a : 29-31) - qui s'emploie originellement à contester l'unicité du sujet parlant en instituant l'opposition locuteur / sujet parlant. Il pose préalablement qu'interpréter un discours, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation. D'abord il s'agit de deux personnages, ou groupes, mêlés à cette énonciation. De là, il faut dégager d'une part un auteur, que Ducrot appelle locuteur, qui adresse le message à un allocutaire, qui ne doit pas être confondu avec les auditeurs, c'est-à-dire avec les personnes qui, simplement, entendent le discours (ibid, 35). Mais attention, ces deux êtres n'ont pas de réalité empirique - en entendant par là que leur détermination fait partie du sens de l'énoncé, et ne saurait s'effectuer si on ne comprend pas ce sens.

Et Ducrot de définir la notion de personnages illocutoires (énonciateur – source qui, visant un impact discursif, tire les ficelles du contenu énoncé - ou destinataires – objet qui est réellement visé par la contenance argumentative), et qui peuvent ne pas être identifiés avec le locuteur et l’allocutaire, personnages de l’énonciation. Il apparaît donc que le nous engage une double symétrie qu’il serait intéressant de dégager à partir et en fonction du sens de l’énoncé.

3. Le palier mésotextuel : prospection extensive de nous

Les distinctions de Ducrot nous poussent à amorcer une extension du problème de nous au pôle réceptif de l’acte formulé, surtout le nous₂ qui englobe le destinataire. Il s’impose une révision des équivalences du pronom, puisque dire de nous qu’il équivaut à destinataire + destinataire (et ou allocutaire), c’est s’obliger par le fait même à déterminer les variantes potentielles de tu ou vous qui correspondent au récipiendaire du message, et à déterminer quelles modalités de réception sont activées : destinataire, auditeur/récepteur, allocutaire indistinctement, auditeur sans être destinataire, allocutaire sans être destinataire, destinataire sans être allocutaire, destinataire et auditeur sans être allocutaire, bref tous les cas de figure seront envisagés.

Observerons strictement trois valeurs dans le corpus : le nous de scission, le nous de reproche et le nous d’auteur.

3.1. Nous de clivage

C’est sans doute le nous le plus représenté dans le corpus. L’on interroge cette valeur scissionnelle du

pronom en prélude des analyses subséquentes, question de situer globalement le contexte de fond des occurrences.

Comme déjà dit, dans les textes de la Trilogie, qui a pour ambition déclarée d'éveiller les consciences sur la complexification des Africains, nous désigne grosso modo tour à tour les villageois d'Eku, les citoyens du Mboasu et enfin les Africains. Dans l'infime espace de cet article, nous ne pouvons dégager, parmi une pléthore de manifestations similaires, qu'un seul prototype significatif. Là, le vrai clivage a lieu entre le nous dont l'énonciatrice se veut solidaire et le ils qui s'active à les duper. Il s'agit des richesses naturelles

[2] « auxquels d'autres ont donné une importance que nous ne comprenons toujours pas, que nous ne savons [...] exploiter pour le bien commun. »

Elle déplore surtout qu'ils en fixent le prix et nous l'acceptons parce que cela ne signifie rien pour nous. Ils nous dupent peut-être, mais nous les laissons faire, toujours inaptés à déceler quoi que ce soit pour nous-mêmes [...]. J'ai les yeux ouverts sur le champ de nos possibles. » (C.J.V., 177-178)

C'est grâce à cette opposition que la demoiselle contraint à la réflexion sur le lien qui unit sa race à ceux qu'elle englobe dans le ils. Par conséquent, l'argumentaire atteindra d'autant plus son objectif qu'il réussira préalablement une fusion optimale des relations je / tu (/vous), sous une représentation commune de l'altérité par opposition au ils, les instances occidentales.

Au vu de cet extrait, nous pouvons affirmer que le morphème tend moins à déclencher une dislocation du

type nous / vous que du genre nous / ils. De cette manière, le vous qui se trouverait en position d'auditeur visé aura tendance à se sentir intégré (plutôt que rejeté) pour le bénéfice d'une cause contre un adversaire. C'est sur le sentiment, partagé ou voulu tel, d'une menace extérieure que les destinataires privilégiés sont censés éprouver la cohésion comme plus que jamais salutaire. Voilà graduellement les destinataires primaires confortés dans une garantie de bienveillance-cette *eunoia*, qu'Aristote classe parmi les principales qualités d'un éthos agissant - qui cimente leur confiance. L'énonciateur peut alors se permettre des réprimandes que les derniers recevront d'autant moins péniblement qu'ils seront assurés des bases saines de ses intentions.

3.2. Nous de réprimande

La Trilogie de Miano est littéralement dominée par la fonction satirique du nous. L'on ne choisira de présenter que l'infime échantillon ci-dessous qui, loin de montrer un je sujet prédominant, englobe prioritairement des schèmes d'action et de pensée communs aux Africains dans les romans. Le premier acte d'assaut, plus virulent, a pour objet les Africains fatalistes ; et le second, moins palpable, galvanise par quelque valorisation la catégorie de ceux qui font preuve d'audace (lorsque nous sommes audacieux... mais nous ne sommes guère nombreux...).

[6] « Devant nous, il y a toujours un mur. Tout nous est interdit. Le désir. Le rêve. Il n'y a, pour nous, que le besoin et le manque. Lorsque nous sommes audacieux, il y a parfois l'espérance, mais nous ne

sommes guère nombreux à tenter notre chance à ce jeu de hasard. » (A.E., 49-50)

Jusqu'ici, nous examiné les intentions informatives locales dans le texte en nous soumettant aux théories structuralistes qui prônent l'immanence textuelle. Il est temps pour nous de considérer l'intention informative globale et d'oser une transgression du pacte narratif pour récolter le maximum de fruits qu'engage la présence du pronom dans le texte.

4. Le palier macrotextuel : le paratexte et le nous d'auteur, un stratagème de positionnement

Ce fragment se penche presque essentiellement sur le paratexte, cette «zone indécise» entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte) (Genette, 1987 : 8).

Aussi nous revient-il de revenir brièvement sur le pacte de la communication littéraire pour tenter d'établir des équivalences avec l'approche énonciative que nous avons dans l'examen de nous. En d'autres termes, sur la scène énonciative africaine ou même francophone, à quoi correspondraient les deux pivots illocutoires d'énonciateur et de destinataire, et les deux postes énonciatifs de locuteur et d'allocutaire ?

Pour mieux comprendre comment ces paramètres sont mis en œuvre chez Miano, nous nous permettrons une mise en parallèle, dans un exemple significatif, avec une autre écrivaine, Aminata Sow Fall. Le roman d'où est tiré le prototype fait état d'atrocités que les agents de la police française feraient subir aux expatriés africains. Comme Miano, Sow Fall engendre une réflexion ontologique par le traitement de sujets autour

des relations interpersonnelles entre l'Afrique et l'Occident. Soit ce paragraphe que la Sénégalaise a choisi de brandir en quatrième de couverture de Douceurs du bercail :

[9] « Aimons notre terre ; nous l'arroserons de notre sueur et la creuserons de toutes nos forces, avec courage. La lumière de notre espérance nous guidera, nous récolterons et bâtirons. »

Elle poursuit :

Alors seulement nous pourrons [voyager] sans être chassés comme des parias. Nos mains calleuses en rencontreront d'autres en de chaudes poignées de respect et de dignité partagée... »

On voit bien que les tournures passives taisent un ils sujet des procès de chasser, et propriétaires d'autres mains.

Si, comme l'approuve le contenu du roman, le nous c'est les Africains en général, et le ils les Occidentaux, l'acte illocutoire de conseil ou d'encouragement écarte le lecteur occidental, qui est plutôt visé par l'acte de réprobation. Le lecteur africain serait en ce sens aussi pris à témoin de l'inhospitalité de la race d'en face. Même si le roman de Saw Fall, qui vit bel et bien à Dakar, exhorte les Africains à rester chez eux, il le fait d'autant mieux qu'il fustige les Occidentaux en présentant leur mépris de la manière la plus atroce. D'ailleurs, la structure d'édition continentale dans laquelle le roman est paru, « Nouvelles Éditions Ivoiriennes », ne semble pas banale.

Il n'en va pas de même avec Miano (qui vit en France et dont les romans sont publiés par Plon), chez qui le nous pose des prises de position exploitées diffé-

remment. Pour atteindre les mêmes objectifs de valorisation de sa race – si on se fie à ses quatrièmes de couverture ou à ses interviews –, la Camerounaise procède inversement : loin de s’attaquer aux Blancs, elle réalise plutôt une critique virulente des Noirs. Ses exhalaisons, pauses introductives de chaque chapitre dans le roman qui clôt la Trilogie, ont absolument le pronom pour cheville ouvrière. Les actes illocutoires varient du tout au tout, du blâme à la consolation, en passant par la stimulation.

[10] « Nous sommes [...] le gouffre. Notre absence est le cœur de ce continent. [...] Nous sommes la suffocation. [...] Nous sommes le grand égarement. Notre âme s’est faite rancunière au fil des âges... » (A.E., 38-39)

[12] « Nous ne savons plus la joie. Nous voudrions la paix, enfin. Accéder, nous aussi, à cet autre monde où les trépassés deviennent des figures tutélaires. Que notre arrachement n’ait pas été vain. Que nos déchirures soient lues de par le monde... » (A.E., 189-191)

L’on pourrait reproduire à l’envi les exemples et argumenter bien longuement sur les valeurs du nous et de ses renvois dans le texte de Miano, mais considérons cette interview accordée au journal *Le Monde* (22 juillet 2006 : 27). L’écrivaine différencie instinctivement les objets illocutoires de son œuvre des personnages de l’énonciation, beaucoup plus étendus, en même temps qu’elle trahit la fonction illocutoire qu’elle assigne à chaque lectorat : Les Noirs me reprochent d’écorner l’image de l’Afrique, de révéler nos travers, nos codes sociaux... Ils s’y feront. Le linge sale n’est jamais lavé quand il reste en famille ([14]).

Voilà le ils-Occidentaux, constant dans les romans, muté sur la scène médiatique française en ils-Africains, et surtout, le nous, obligé de se fragmenter en moi + ils, le tiers exclu, cette fois-ci les Noirs. Au nous (parfaitement vissé) contre ils catégoriquement proclamé chez Sow Fall, se substitue chez Miano un nous (souvent fragmenté) devant ils.

On a là l'illustration de la façon dont la Camerounaise se place, se déplace et se replace sur les différents champs de bataille africain et francophone. C'est ainsi que le nous tout seul marque la paratopie, l'appartenance et la non-appartenance, cette impossible inclusion dans une topie.

Qu'elle prenne le visage de celui qui n'est pas à sa place là où il est, de celui qui va de place en place sans vouloir se fixer, de celui qui ne trouve pas de [sa] place, la paratopie écarte d'un groupe, d'un lieu ou d'un moment. (Maingueneau, 2004 : 86)

S'inscrivant dans un modèle polémique qui est celui de la satire, l'auteure ne peut assumer sans se masquer un énoncé d'où se dégage une forte tension avec le reste du groupe ou avec le monde environnant. C'est ainsi que le nous apparaît plus encore comme un bouclier, paire de gants portée par l'énonciatrice pour palper les sujets chauds de l'ensemble du groupe et surtout, le prendre à partie sans se voir soi-même contrée par quelque argument ad personam. Le nous est un signe de la conscience que les écrivains (et, pour le cas précis, Miano) ont de l'importance de leur situation problématique sur le champ, pour les autoriser à porter certains regards sur la société. Il constitue un stratum de positionnement, d'acquisition de légitimité. Bien plus qu'une simple dénotation grammaticale plu-

rielle, le nous est chez Miano une suggestion de la constitution d'ensembles, autour d'un sujet égocentrique, signifiant plus moi comme vous, moi avec vous, moi pour vous que simplement moi et vous.

Le surmarquage du nous, véritable signe insistant du texte (Thurin, 1997: 81) éveille la curiosité et provoque des investigations périphériques à la constitution d'ensembles chez la Camerounaise.

Pour conclure. Un allocentrisme du contexte ?

In fine, le contexte touche à ce qui est actualisé ou narcotisé (c'est-à-dire « mis en veilleuse ») (Thurin, 1997 : 7), en vue d'une exploitation à un niveau supérieur ou ultérieur. C'est sans doute l'un des concepts les plus magnétiques mais aussi les plus altruistes de l'interprétation de textes. Il apparaît comme un instrument à ne point économiser, à condition de le penser en termes de régime, graduel et ajusté à un ensemble de conditions, liées surtout, en réalité, aux compétences du lecteur. À condition aussi que, sur le plan méthodologique, le sens de la relation projetée entre la démarche linguistique et les données extralinguistiques interrogées soit précisé.

Pour finir, si l'on admet que, au fond, l'interprétation peut se résumer à la recontextualisation (interpréter, c'est recontextualiser (Rastier, 1998 : 109)), il faut reconnaître que tout texte ne doit sa constante actualité, et donc sa non-péremption, à rien d'autre qu'au contexte et à son ajustement.

Bibliographie

Ducrot Oswald, 1980, « Analyses pragmatiques », Communications, n° 30, pp. 11-60.

Ducrot Oswald, 1984, Le dire et le dit, Paris : Minuit.

Genette Gérard, 1987, *Seuils*, Paris : Le Seuil.

Guespin Louis, 1985, « Nous, la langue et l'interaction », *Mots*, n° 10, pp. 45-62.

Maingueneau Dominique, 2004, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris : Armand Colin.

Rastier François, 1998, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages*, n° 129, pp. 97-111.

Rastier François, 2004, « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus », *Texte !*, Rubrique « Dits et inédits », [en ligne] :
http://www.revuetexto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html, site consulté le 20 septembre 2012 à 16h15.

Reboul Anne et Moschler Jacques, 2005, *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris : Armand Colin.

Thurin Monique, 1997, *Le discours, émergences du sens, niveaux d'analyse, perspectives cliniques*, Paris : P.U.F.